



Juillet - Août 2017

GRATUIT

SN1142-9216

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Enquêtes littéraires

Pierre Bayard nous a enchantés en commettant plusieurs études littéraires sur des romans policiers dans lesquelles il tentait avec plus ou moins de réussite de prouver que les personnages fictifs ont une vie propre qui échappe à leur créateur. Il y eût ainsi *Qui a tué Roger Ackroyd ?* (Minuit, 1998), *Enquête sur Hamlet : le dialogue de sourds* (Minuit, 2002) et *L'Affaire du chien des Baskerville* (Minuit, 2007), même si pour le deuxième ouvrage cité il s'agit d'une tragédie shakespearienne, mais qui a influencé de nombreux auteurs de romans policiers. Dans l'intervalle, en 2000, l'écrivain cubain José Carlos Somoza proposait, avec *La Caverne des idées*, un roman original en deux parties, mi-roman policier historique, mi-métalepse narrative avec un traducteur, le tout sur une déclinaison du mythe de la caverne de Platon. Les éditions **Actes Sud**, après l'avoir publié en 2002 dans une collection de littérature générale, le rééditent fort à propos en 2013 dans « Actes noirs ». Pour les profanes, la métalepse narrative relève toute intrusion du narrateur ou du narrataire extradiégétique dans l'univers diégétique ou inversement. En clair, le lecteur ne peut plus totalement être certain si ce qu'il lit est de l'ordre de la fiction ou le narrateur si ce qu'il vit est de l'ordre de la réalité, et s'il ne se trouve pas dans une espèce d'abyme telle que les a aimées Umberto Eco. Le travail est ardu et le résultat souvent bancal, mais **Luc Chomar** avec *L'Espion qui venait du livre* (Rivages, 2014) y arrive à merveille en un hommage au *Magnifique*, de Philippe Broca avec Jean-Paul Belmondo (film dans lequel un écrivain qui vit ses propres aventures et se venge héroïquement des bassesses du quotidien tout en caricaturant la séduction de sa voisine d'en face). Dans le même genre, un roman américain non encore traduit en France, *Heir Apparent*, de **James Terry**, propose à un détective d'enquêter sur la mort suspecte d'un auteur de romans policiers qui écrivait une série sur les enquêtes dudit détective sans que celui-ci le sache et avec des détails curieux. Le détective existe-il ou pas ? Est-il le fruit de l'imagination d'un auteur et n'a-t-il d'autre existence que celle que lui a donnée l'auteur assassiné ? Vastes questions. Sans pousser le bouchon de la métalepse narrative, **Gérard Guégan** nous enchante avec *Hemingway, Hammett dernière*, sous-titré astucieuse-

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

HENRY WADE : NOBLESSE OBLIGE

En 1938, *Le 13^e baron*, nouveau titre d'HENRY WADE, paru en Angleterre l'année précédente, sort dans la célèbre collection « L'Empreinte » sous le n°143. Le « roman détective », terme utilisé par « L'Empreinte » dans ses publicités (deux romans par mois), a de fidèles lecteurs. Interrompue par la guerre après 168 titres, « L'Empreinte-Police » puis « Le Limier » tenteront de reprendre le flambeau, mais le genre décline et la majorité des auteurs, comme Henry Wade, ne seront jamais republiés. Il est pourtant l'un des pères fondateurs du fameux *Detection Club* avec Chesterton, Berkeley, Christie, Knox, Crofts, Sayers et d'autres ; chacun réfléchissant à de nouvelles combinaisons littéraires pour défendre le roman problème.

Henry Wade a apporté au genre ses lettres de noblesse dans tous les sens du terme car, de son vrai nom, Henry Lancelot Aubrey Fletcher (1887-1963), il est le sixième baron de sa lignée. Officier combattant dès la Première Guerre mondiale, archi décoré pour une glorieuse carrière militaire, fan de chasse à courre, son statut le propulse au rang de High Sheriff du Buckinghamshire. *High Sheriff* est justement le titre original du *13^e baron* : c'est une fonction honorifique qui vous fait siéger en uniforme à brandebourgs avec épée, à la droite du juge à perruque lors des procès du comté. Ce rôle consultatif, inconnu chez nous, est illustré sur la jaquette du roman visible sur Internet (*dustjackets.com* : une mine pour les graphistes !). Ici, donc, c'est Robert d'Arcy, 12^e baron, qui occupe cette fonction. Il vit avec un secret : jeune officier pendant la Première Guerre mondiale, il a voulu se rendre aux Allemands pour sauver son bataillon bloqué dans une tranchée (très bonnes premières pages, avec condamnation à mort

tacite de tous les hommes par un envoyé de l'état-major). Mais un sergent l'a assommé avant qu'il ne brandisse son tissu blanc. Cette lâcheté le hante (on parlerait maintenant de choc post-traumatique). Alors, d'Arcy fait tout pour donner le change et se forger une attitude implacable dans sa fonction de high sheriff (excellent dialogue avec le juge lors d'une suspension de séance avant une condamnation à mort). Son attitude est identique en tant que gentilhomme propriétaire des fermes de son domaine, et utilisateur de meutes lors de chasses à courre et à l'affût. Idem, en tant que mari et surtout père d'une fille intrépide et bonne cavalière et d'un garçon dépressif de dix(sept ans qu'il juge couard et qu'il sermonne en public. Notre attention s'aiguise : c'est lui le 13^e baron. Deux anciens militaires encore jeunes, reconvertis dans le commerce des chevaux s'installent dans les environs. L'un d'eux connaît le secret de d'Arcy. Contre son silence, il demande au baron de l'introduire dans la bonne société et de recommander ses chevaux. D'Arcy cède : deuxième lâcheté. Mais bientôt, c'est sa fille qui est la proie du maquignon. La troisième lâcheté se profile.

À la faveur d'une chasse, encadrée comme toujours par d'anciens militaires qui conservent leur grade dans la vie civile, d'Arcy, qui veut sauver son honneur et celui de sa lignée, tend un piège affreux à son maître-chanteur. Échec. Pourtant, la mort du maître-chanteur surviendra plus tard à la faveur d'une nouvelle chasse...

Henry Wade est connu pour ses romans policiers « inversés » (*Hallali* est aussi un excellent titre avec son meurtrier connu qui décime des héritiers). L'auteur joue ici avec ses propres codes en se livrant, dans le milieu du livre, à un exercice de roman problème avec plan de position des chasseurs-suspects et examen scrupuleux des calibres de plombs et des marques de cartouches. Pour le lecteur, d'Arcy est le suspect n°1. N'a-t-il pas conduit déjà une tentative d'assassinat contre la victime ? Pourquoi ce silence du romancier ? Wade s'est toujours montré très fort pour des omissions narratives parfois renversantes, comme dans *Un cri dans la brume*, un jeu d'écriture qu'il maîtrise parfaitement. La police redoute d'appeler Scotland Yard en raison du statut social et politique du baron claquemuré dans sa morgue. L'enquête s'embourbe mais un nouveau coup de



théâtre va précipiter la fin de d'Arcy et l'obliger à avouer son secret.

Voilà un ouvrage bien emballé qui traite de la décadence de la noblesse anglaise, de sa mortelle suffisance, des dangers du code de l'honneur familial, du manque de dialogue, de confiance et de spontanéité vis-à-vis des proches (sublime portrait en creux de Lady Helen d'Arcy, éloge de la passivité). Corsetés par l'étiquette, les personnages sont autant de mannequins sur le fil du rasoir. Le « roman détective » avec ses règles en est le parfait véhicule. À cela s'ajoute le vécu de l'auteur qui, ponctue son intrigue de détails forcément vraisemblables. Par ce jeu de biographie déguisée, Henry Wade témoigne d'un étonnant regard critique sur sa société. De plus, le traducteur ne pouvant pas traduire le titre original sans provoquer l'incompréhension totale du lecteur français, accentue encore cette optique en choisissant de mettre en avant ce 13^e baron en devenir qui représente, en fait, grâce à quelques scènes magistrales, la continuité de cette perversion sociale qu'est l'honneur de la lignée. Henry Wade serait-il un rebelle ? Comment ne pas voir dans ce roman, une mise en abyme des obligations de sa caste, un fantasme de perte ?

Michel Amelin



Suite de la page 1

ment « Mélodrame » (Gallimard, 2017). Loin de surfer sur la mode littéraire de l'utilisation de la renommée d'une personne ayant existé que l'on incorpore à son propre récit, souvent mineur, ce mélodrame relate un roadmovie, celui de Hemingway parti à la recherche du dernier domicile connu de Hammett dans un taxi conduit par une jeune femme noire. La suite est un dialogue autant érudit qu'alcoolisé, autant disputé que déraisonné, autant rationnel que paranoïaque, et qui explique à la fois pourquoi Hammett n'écrira plus et pourquoi Hemingway se suicidera. Je ne résiste pas à vous aguicher avec *La Nuit pour adresse*, de Maud Simonnot (Gallimard, 2017), un roman qui hésite avec la non-fiction et qui relate un large pan de la vie de Robert McAlmon, l'homme de lettres américain de Saint-Germain-des-Près, qui a épousé sans le savoir la fille de l'homme le plus riche d'Angleterre (un mariage blanc car elle était lesbienne et rêvait de voyager avec sa petite amie), qui a été le premier éditeur d'Hemingway et qui a soutenu jusqu'à apporter ses propres ajouts James Joyce sans le sou écrivain *Ulysse*. Sa vie est un véritable roman noir urbain et son oubli aujourd'hui d'une tristesse profonde. Gloire à Maud Simonnot et à son premier roman. Dans un registre tout différent mais dont le rapport est évident, J. J. Murphy permet à la critique littéraire de *Vogue*, Dorothy Parker, contemporaine de Robert McAlmon, dans une série inaugurée par *Le Cercle des plumes assassines* (2011, édité chez Baker Street puis chez Folio « Policier »), d'enquêter sur des crimes avec un humour qui se veut à la hauteur des mots d'esprit de cette plume forcément assassine. L'ensemble est léger, pétillant et mêle le jeune William Faulkner, mais c'est bien loin de ce que l'on peut découvrir de sa prose dans *Articles et critiques* (Christian Bourgois, 2001). Cependant, c'est bien supérieur à ce que l'on peut découvrir dans la collection « Grand détectives » avec des personnages hauts en couleurs comme Dante (Giulio Leoni) ou Aristote (Margaret Doody), grimés en enquêteurs ampoulés, et les romans de J. J. Murphy soutiennent la comparaison avec ceux de Frédéric Lenormand qui mettent en scène un certain... Voltaire ! Enfin, pour conclure, citons *Agatha*, de Frédérique Deghelt (Plon, 2017), une auto-non-fiction intimiste sur la Reine du crime au moment de son divorce et de sa disparition pendant quelques jours. A la fois très littéraire et cultivé, l'essai est plutôt bien senti. L'enquête continue !

Julien Védrenne

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Courts...

Point trop de nouveautés sur cette chronique, son auteur étant – et on ne va pas le plaindre – en pleine relecture de l'intégrale de Kinky Friedman pour un article en forme de tentative d'épuisement du rapport de l'ex-chanteur-de-country-reconverti détective-privé à son percolateur !

Commençons par un livre très attendu, Elsa Marpeau étant une voix particulière dans le paysage polar. Roman en trois actes, (« Le Paradis », « Le Purgatoire », « L'Enfer ») sous le haut patronage de Dante, *Les Corps brisés* brille par son atmosphère et la densité de son personnage principal, Sarah. L'histoire ? Sa-

rah, LA coureuse de rallye, sort de route dans une spéciale, devient paralysée des jambes – carrière terminée –, et se retrouve dans un centre de rééducation « perdu au milieu des volcans d'Auvergne » où elle va développer une grosse dépression paranoïaque. Comme dans son premier roman (*Les Yeux des morts*, Gallimard), ce livre frappe par la qualité de la description du centre de rééducation : personnel soignant (une des

clés du livre) et patients vus à travers le regard de Sarah « une casse, c'est la première pensée qui vient à Sarah. Une casse de vieilles baignoires. Des corps en miettes, dissous, pliés, froissés, tordus. Des corps à la limite de n'être plus des corps, mais juste des pièces détachées. » Sarah, dont le rapport entre le corps, la voiture et la vitesse est magnifiquement appréhendé par Elsa Marpeau. Huis-clos, situé en pleine zone blanche, avec des personnages diminués face à l'ennemi, *Les Corps brisés* est un grand texte entre paranoïa et moments de poésie (Clémence et la peinture, par exemple).

Après Elsa Marpeau, les choses deviennent plus faibles. *Le Polar de l'été* de Luc Chomarat (découvert avec l'excellent *L'Espion qui venait du*

livre chez Rivages), commençait bien : un auteur de polar en mal d'inspiration décide de plagier un vieux polar de la collection de son père, mais n'arrive pas à mettre la main dessus. Mais le livre tourne plus à la chronique familiale (honnêtement brossée) qu'autre chose, perdant de vue cette excellente idée.



Dans le même ordre, *Cobb tourne mal*. L'idée de départ est bien trouvée: Cobb, avocat de truands ayant raflé et enterré 3,2 millions de dollars, s'arrange pour qu'ils plongent et qu'il récupère l'argent... sauf qu'ils ressortent plus vite que prévu. Le début du roman, bien rock'n roll, est excellent, mais tout s'enlise lorsque Cobb commence à avoir des idées de rédemptions, revoir son fils et patati patata...

Rassurez-vous, nos ne terminerons

pas cette chronique sur une note en demi-teinte. Le chroniqueur soutient le choix de la rédaction qui vous a déjà vanté les mérites de *Récit d'un avocat* d'Antoine Brea, texte aussi court que frappant. Et, *in memoriam*, il vous incite à lire ou relire *La Femme de tes rêves* d'Antonio Sarrabia.

Christophe Dupuis

Les Corps brisés, Elsa Marpeau (Gallimard, « Série Noire »)

Le Polar de l'été, Luc Chomarat (La Manufacture de livres)

Cobb tourne mal, Mike McCray (Gallmeister, traduction de Christophe Cuq)

Récit d'un avocat, Antoine Brea (Le Seuil, « Cadre noir »)

La Femme de tes rêves, Antonio Sarrabia (Métallié, traduction de René Solis)

Attends-moi au ciel, de Carlos Salem. Actes Sud « Actes noirs ». Avec la mort accidentelle de son mari, c'est toute la vie de Piedad qui s'écroule. Surtout quand elle apprend que le mufla a dilapidé la fortune familiale et était sur le point de s'enfuir avec sa maîtresse. Il reste un petit espoir de récupérer l'assurance-vie du défunt et un hypothétique magot planqué dans les pays de l'Est. Alors la grenouille de bénitier madrilène se transforme en veuve cynique et lubrique, en femme implacable déterminée à retrouver argent et dignité. Et les cadavres commencent à s'aligner dans la chambre froide... Un jeu de piste mortel traité avec un solide humour noir et débridé. (22 €.)

Le Jour du chien, de Patrick Bauwen. Albin Michel. Blessé par balles dans le métro, Chris Novak a la surprise de découvrir dans la vidéo de l'agression qui circule sur Internet, son épouse, assassinée trois ans plus tôt. Inconcevable au départ, l'idée qu'elle est peut-être vivante fait son chemin dans l'esprit de Chris, nourrie par de troublants faits et surtout par les agissements criminels d'un tueur réfugié dans les catacombes. L'affrontement sera d'une violence inouïe. Rivalisant avec les maîtres du thriller américain, le Français Patrick Bauwen maîtrise parfaitement les règles du genre et nous offre un suspense glaçant qui vous empêchera de dormir. (21.50 €.)

Fugitifs, de Christopher Sorrentino. Sonatine. Le casino de Grand Rapids (Michigan, USA) s'est fait délester de 450.000 \$ par un type qui semble revenu dans les parages déguisé en conteur indien. Une jeune journaliste de Chicago, alertée par une amie d'enfance, est sur les traces du malfrat et croise la route d'un romancier new-yorkais en panne d'inspiration. Mais chacun préserve son jardin secret et joue au poker menteur. Traversée de digressions amusantes, cette intrigue succinctement policière se déguste avec gourmandise tant l'auteur y développe un style brillant, un vocabulaire riche et des dialogues ciselés avec soin. (22 €.)

À sa place, d'Ann Morgan. Presses de la Cité. L'histoire a commencé comme un jeu. La très sûre d'elle Helen et l'anxieuse Ellie, deux fillettes jumelles absolument identiques mais psychologiquement différentes, échangent leur identité pour une journée. La mystification fonctionne à merveille mais au moment de révéler la vérité, Ellie refuse de revenir en arrière. Pour Helen, la farce vire au cauchemar et, pire, tous ses efforts pour faire éclater la vérité se retournent contre

elle entérinant la situation. Une cruelle descente aux enfers qui semble sans fin, jusqu'à ce que, des années plus tard, le malheur frappe Ellie. Original et parfaitement construit. (21.50 €.)



Viens mourir avec moi, de Karen Sander. Albin Michel. À Düsseldorf, un dingue s'attaque aux travestis et transsexuels qu'il mutilé dans une sordide mise en scène. En faisant appel à la profileuse Liz Montario, le commissaire Georg Stadler espère découvrir enfin une piste. Mais si l'enquête progresse c'est au détriment de la sécurité de Liz que le tueur en série a dans sa ligne de mire. Le pire, c'est qu'il semble la connaître personnellement. L'étau se resserre inexorablement autour de l'héroïne et de ses proches. Une classique histoire de *serial killer* avec des personnages psychologiquement bien cernés, un rythme soutenu et un suspense bien amené. (21.50 €.)

Projet Anastasis, de Jacques Vandroux. Robert Laffont. Dans la bousculade qui suit un attentat meurtrier à Notre-Dame de Paris, un enfant est enlevé par le terroriste. Constatant l'incompétence de la police à retrouver le petit disparu, la mère engage un enquêteur privé aux ressources insoupçonnées et spécialiste des situations compliquées. Aidé de ses relations, le privé découvre une drôle de piste qui le ramène vers le grand père de la victime, un homme politique aux abois qui espère bien profiter du chaos lié aux attentats pour prendre le pouvoir. Dans l'ombre, les vrais organisateurs attendent leur heure. Un très percutant thriller de politique-fiction. (20 €.)

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Interview Sandrine Collette : *J'écris dans la joie*

Pour votre cinquième roman, **Les Larmes noires sur la terre**, une grande partie de l'action se passe dans une casse de voitures occupée par des gens mis en marge de la société. Comme dans les autres livres, vous plantez un décor particulier qui imprègne le récit et les personnages. Et même le lecteur.

Sandrine Collette : *Je suis persuadée de l'impact du lieu sur les gens. Le lieu contamine l'humain. Pour y survivre, il faut parfois être aussi rude que le paysage. Je mesure aussi la puissance de la nature et je la réutilise, dans mes livres, comme s'il s'agissait d'une volonté devant laquelle on n'a pas de prise. La nature constitue, à elle seule, un personnage et dans la mesure où on ne sait pas comment cela fonctionne, il est possible de lui prêter des intentions, une volonté de destruction même s'il s'agit d'une interprétation humaine. Il ne m'est pas possible de placer les actions ailleurs que dans de grands espaces. Il faut peut-être y voir là le fait que je vis à la campagne, dans le Morvan. Mais avec ce paradoxe : l'action se déroule dans un grand espace et en même temps dans un microcosme fermé, dans des univers figés où des molécules d'air viennent bousculer le huis-clos.*

Vos livres dressent une vision assez sombre de la société. Cependant, dans les deux derniers romans (*Il reste la poussière* et *Les larmes noires sur la terre*), on entend une sorte de sérénité chez vos personnages, une sorte de rédemption.

Sandrine Collette : *En fait, Les Nœuds d'acier, le premier livre que j'ai écrit, n'est pas ce que je voulais faire. Au départ, j'imaginai quelque chose de plus initiatique, en référence à L'Alchimiste, de Paulo Coelho qui m'avait beaucoup marquée. Et puis j'ai basculé vers le thriller, le suspense. Il a fallu les trois premiers livres pour que je revienne vers une dimension plus initiatique, plus poétique, tout en restant dans le roman noir.*

Comment se construisent vos livres ?

Sandrine Collette : *Au départ, il y a une idée. Quand l'idée, le thème est là, petit à petit les personnages et les faits s'agrègent et je pose alors un ou deux mots clés pour chaque chapitre, ce qui me permet d'avancer. Le plus dur, c'est l'idée de départ. Je souffre plus de l'idée blanche que de la page blanche. Ensuite j'écris dans la joie.*

Dans votre dernier roman paru, **Les Larmes noires sur la terre**, qui se passe dans quelques années par rapport à aujourd'hui, vous décrivez une société très dure, ségrégationniste. Est-ce cela que vous vouliez dénoncer ?

Sandrine Collette : *Je voulais raconter une histoire de solidarité et d'amitié entre femmes. Tout ce que je raconte est le résultat de rencontres, de conversations. J'ai puisé dans la vie réelle, tout en mettant de la distance. Et ce livre est, en quelque sorte, une façon de rendre grâce à ces personnages croisés, sachant que certains sont décédés. Ensuite, j'ai placé l'histoire de ces six femmes dans ce lieu particulier d'une casse en réutilisant un décor dont je m'étais servie dans une nouvelle écrite pour Le Monde voici deux ans. Je trouvais qu'il y avait là un matériau non suffisamment exploité dans une nouvelle de dix pages. Il n'y a donc pas de volonté de message politique dans Les Larmes noires sur la terre. Si le lecteur y trouve une dimension sociale, tant mieux mais je suis sans illusion. Cela reste un roman.*

Le thème du prochain roman est déjà choisi ?

Sandrine Collette : *Oui, ce sera le thème de l'eau.*

Propos recueillis par Martine Leroy-Rambaud

Quelques mots sur *Les Larmes noires sur la terre* : Après avoir quitté son île pour la métropole, Moe déchante vite. Désormais mère, elle échoue dans un centre d'accueil qui abrite des déshérités dans des carcasses de voiture. C'est « la casse ». On lui attribue une vieille Peugeot 306 dans laquelle elle tente de survivre. C'est là, contre toute attente dans cette Cour des Miracles du XXI^e siècle où chaque jour est un péril que va se nouer une singulière relation entre femmes.

Bio en bref : Sandrine Collette est née en 1970. Après des études de philosophie et de sciences politiques, elle est chargée de cours à l'Université de Nanterre et travaille dans le privé, tout en gardant des liens avec le Morvan où elle élève des chevaux. À la quarantaine, elle revient vers l'écriture et écrit depuis un roman par an. Auteur de cinq romans, elle a déjà reçu plusieurs prix littéraires. Les livres de Sandrine Collette sont édités chez Denoël. Déjà traduit en italien (*Resta la polvere*), une version de *Il reste la poussière* est également prévue aux États-Unis.



Personne ne gagne, de Jack Black. Monsieur Toussaint Louverture. Orphelin de mère dès son enfance, abandonné par son père à l'adolescence, Jack ne peut compter que sur lui-même pour survivre. Parti sur les routes à quatorze ans, il y multiplie les rencontres avec des vagabonds, des routards et des voleurs, tous unis dans une vraie solidarité. Publiée en 1926, cette autobiographie romancée permet de découvrir un esprit libre mais très souvent confronté à la prison avec ses compagnons d'infortune qu'il croise durant son incessante cavale. Témoin privilégié, Jack Black nous offre un passionnant et crédible récit sur l'univers des vagabonds américains de la fin du 19^e siècle.

(11.50 €.)

Obsessions, de Luana Lewis. Denoël « Sueurs Froides ». Le suicide de la belle et comblée Vivien a surpris tout le monde, à commencer par sa mère Rose qui veut absolument comprendre comment sa fille a pu se résoudre à une telle extrémité. Le journaliste Isaac Ellis, lui-même confronté au décès de son fils, aide Rose à reconstituer la face cachée de la jeune femme, à discerner ses douleurs secrètes, ses obsessions destructrices et à faire la lumière sur ses liens avec une amie d'enfance au comportement très inquiétant. Un classique suspense psychologique nourri de nombreux flashbacks qui éclairent petit à petit la personnalité des protagonistes jusqu'au dénouement. (21.50 €.)

Les Confessions de l'Ange Noir, de Frédéric Dard. Fleuve Noir. Concomitants avec les premières enquêtes du commissaire San-Antonio, les exploits criminels de l'Ange Noir préfigurent bien la future grande carrière littéraire populaire de Frédéric Dard. Racontés à la première per-

sonne, les aventures de ce gangster américain (du moins au début) sévissant à Chicago, révèlent un personnage froid et cynique, qui ne s'encombre jamais de préjugés ni de témoins. Les cadavres jonchent son chemin et malheur au flic ou au truand qui se met en travers de sa route. L'utilisation d'un argot un tantinet démodé mais très évocateur ajoute au charme de ces romans noirs des années 1950. (20.90 €.)

Chute, de Christophe Nicolas. Outrefleuve. Avec son dernier roman publié chez un grand éditeur parisien, Thomas a franchi un cap et le succès est enfin au rendez-vous. Petit problème : il n'est pas l'auteur du best-seller qui a été autrefois écrit par son ami d'enfance Christophe juste avant de se suicider. Personne ne peut être au courant de la mystification mais pourtant Thomas reçoit des menaces explicites qui le déstabilisent au point d'en perdre la mémoire et la sérénité. Enfermé dans son secret, Thomas devient une victime, incapable de faire la part des événements qui s'enchaînent violemment. Une manipulation parfaitement orchestrée par l'auteur. (19.90 €.)

L'Île au rébus, de Peter May. Le Rouergue. C'est sur l'île de Groix (Morbihan) qu'Enzo Macleod, le célèbre détective des affaires criminelles non résolues, a l'occasion de faire fonctionner ses petites cellules grises. Vingt ans plus tôt, un entomologiste retraité avait été assassiné, mais juste avant de mourir il avait confié par téléphone à sa belle-fille avoir laissé dans son bureau un indice permettant d'identifier son meurtrier. La scène du crime est restée intacte et Enzo doit en percer le mystère. En attendant, il s'immerge dans l'ambiance de la petite île bretonne et de ses pittoresques habitants. Un plaisant roman policier de facture classique. (20 €.)

Treize marches, de Kazuaki Takano. 10-18. Libéré des geôles japonaises après avoir purgé sa peine pour homicide involontaire, Jun'ichi est recruté par son gardien de prison pour l'aider à innocenter un condamné à mort qui attend le bourreau depuis sept ans. La tâche est ardue et les pistes très minces, mais les deux hommes s'accrochent à leur mission et gardent espoir. Sauf que Jun'ichi va devoir affronter un passé qu'il voudrait tant oublier... Sous couvert de cette passionnante enquête policière, l'auteur analyse finement le système judiciaire japonais empreint de sévérité ferme mais qui laisse la place à la repentance et au rachat. Une belle découverte ! (8.10 €.)

Jean-Paul Guéry

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRE

Deux romans atypiques pour l'été.

Le premier vient du Bangladesh et parle de l'Irak : **Bagdad, la grande évasion ! de Saad Z. Hossain**. Bagdad sous emprise américaine. Kinza, un truand très dangereux, et son pote Dagr, ancien prof d'économie fan de mathématiques, viennent de récupérer, de façon assez inattendue, Hamid, tortionnaire de l'ancien régime. Ils se demandent bien à qui ils vont pouvoir le vendre quand celui-ci leur dit connaître l'emplacement d'un trésor à Mossoul. Comme Hoffman, le Marine avec qui ils font des affaires diverses et variées, a l'air d'avoir disparu, ils décident de partir avec Hamid. Sauf qu'ils ne vont pas aller loin, et se trouver pris dans une guerre millénaire. Pas franchement la joie, mais tant qu'ils ont des munitions, ils sont bien décidés à dézinguer tout ce qui se met sur leur chemin. Ils vont être servis.

Avant de le lire je n'imaginai pas qu'on puisse écrire un bouquin drôle, déjanté, émouvant et érudit sur le merdier intégral qu'est devenue la situation à Bagdad. J'avais tort, on peut, **Saad Z. Hossain** l'a fait. On commence par se dire que c'est drôle et déjanté. Avec des personnages à la morale fluctuante, un Américain beaucoup moins couillon qu'il n'y paraît, et une hiérarchie militaire très raide, physiquement et intellectuellement. On prend immédiatement beaucoup de plaisir à suivre les tribulations de ces Pieds Nickelés. Puis, peu à peu, on plonge dans l'horreur, mais aussi dans le mythe. Le roman change de direction, sans rien perdre de sa fantaisie, bien au contraire. Et on va crescendo vers un finish incroyable, impensable, en forme d'exploit pyrotechnique (bien du plaisir à ceux qui voudraient l'adapter au ciné !). En chemin, on a croisé des êtres de légende increvables, d'abominables pourritures et quelques beaux êtres humains. On a appris beaucoup de choses sans jamais avoir l'impression que l'auteur nous fait la leçon, on a souri, même parfois aux situations les plus atroces et, surtout, on a pris un immense plaisir à lire ce roman puissamment jubilatoire.

Le second est français et se déroule en Belgique, **Hôtel du Grand Cerf de Franz Bartelt**.

Nicolas Tèque, journaliste pas vraiment débordé par le boulot, accepte de se rendre à Reugny dans les Ardennes belges pour enquêter en vue de faire un film sur des faits vieux d'une bonne quarantaine d'années : Rosa Gulingen, star de cinéma, se trouvait avec son amant Armand Grétry à Reugny, à l'hôtel du Grand Cerf, pour tourner un film. Après moins de deux semaines de tournage, elle avait été retrouvée, noyée dans sa bai-

gnoire. La police avait conclu au suicide. Un ami et employeur de Nicolas veut tourner un documentaire sur cette fin dramatique et lui demande d'aller interroger les survivants de l'époque. Mais, car il y a un mais, les habitants de ce petit village des Ardennes n'aiment pas parler aux étrangers. Et ce n'est pas l'assassinat, la veille de l'arrivée de Nicolas, d'un douanier à la retraite détesté de tous, qui va les rendre bavards. D'autant que d'autres drames viennent frapper Reugny, et que l'éléphantique inspecteur Vertigo Kulbertus qui vient enquêter sur les troubles actuels ne fait pas dans la dentelle.

Hôtel du Grand Cerf est avant tout un vrai plaisir de lecture, une friandise qui met en joie tout en agaçant les dents. Le lecteur jubile tout au long du roman, emballé par le style enlevé, l'humour fin et cruel, la méchanceté assumée des personnages et de l'écriture, l'impression que l'auteur ne s'est rien refusé, rien censuré, et que pourtant, le tout est cohérent et fonctionne, que toutes les fils du récit finissent de former un vrai tableau, là où un auteur moins talentueux nous aurait laissé un vrai sac de nœuds. Tout marche, tout se recoupe, pour le plus grand plaisir d'un flic gargantuesque inoubliable, et du lecteur. Autre grand plaisir, si à la fin les coupables sont découverts, n'allez pas croire pour autant qu'ils seront forcément châtiés, ou du moins, pas de façon très conventionnelle. L'auteur fait preuve d'une inventivité, d'une malice et d'une drôle de morale, particulièrement jouissives. Pour finir, derrière la farce, le portrait d'une petite communauté, liée par les secrets, les mensonges, les cadavres cachés dans les différents placards, une communauté où on s'épie, on se jalouse et on se trompe, mais où on fait face à celui qui vient d'ailleurs, ce portrait est cruel et particulièrement juste. Un bijou noir particulièrement savoureux qui mêle avec bonheur la finesse de la description à la farce la plus extravagante.

Jean-Marc Laherrère

Saad Z. Hossain / Bagdad, la grande évasion ! (*Escape from Bagdad !*, 2013, Agullo « Fiction », 2017, traduit de l'anglais (Bangladesh) par Jean-François Le Ruyet).

Franz Bartelt / Hôtel du Grand Cerf, (Le Seuil « Cadre noir », 2017).

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 186.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**



Haute voltige, d'Ingrid Astier. Gallimard « Série noire ». Le braquage audacieux d'un riche prince saoudien met les forces de l'ordre sous pression. En plus de l'argent et des bijoux, le cerveau hérite d'une insolente fille de la nuit dont il tombe éperdument amoureux. Parmi les truands se distingue aussi Gecko, un monte-en-l'air serbe insaisissable, pourtant traqué par un flic compétent et toute son équipe. À partir de cette double intrigue, Ingrid Astier met en scène une galerie de personnages originaux, passionnants et dotée d'une densité impressionnante. Style parfait, dialogues percutants, rythme haletant et suspense soutenu : ce roman noir est une pure merveille. (21 €.)

Les Captives de la vallée de Zion, de Norman Ginzberg. Héroïse d'Ormesson. Utah (USA), 1888. Traqués par les autorités pour polygamie, plusieurs familles de mormons se sont réfugiées dans les montagnes proches. Chargé de les arrêter, le shérif Ocean Miller, vétéran de la guerre de Sécession, et ses acolytes doivent accepter une femme comme adjoint. Si la première partie de l'opération est un succès, la troupe est vite confrontée au massacre sauvage d'une partie des prisonniers tandis que les femmes sont enlevées. Complètement dépassé par les événements, Miller essaie de faire face à ses responsabilités. Un féroce western bien servi par des personnages hors du commun. (20 €.)

Le Diable de la Tamise, d'Annelie Wendeborg. 10-18 Londres, 1889. Épidémiologiste réputé, le jeune Dr Kronberg est chargé d'examiner un cadavre flottant dans la Tamise et suspecté d'être mort du choléra. Sur place, il croise le célèbre Sherlock Holmes qui découvre immédiatement que le docteur est une femme qui a bravé

l'interdiction de faire des études de médecine. Entre ces deux enquêteurs très intelligents et à la personnalité affirmée naît une étrange complicité basée sur un respect mutuel mais dans un esprit de compétition qui conduit parfois à l'affrontement. L'Allemande Annelie Wendeborg revisite avec brio le mythe toujours vivace de Sherlock Holmes. (7.10 €.)

L.A. Nocturne, de Miles Corwin. Points. En 1946, un jeune policier juif de Los Angeles, qui a fui l'Allemagne nazie en 1937, est accusé de bavure mais, repéré par la criminelle, il est chargé d'enquêter sur le meurtre d'un journaliste. Quand il fait le lien entre le mort et un énorme et confidentiel projet d'urbanisme impliquant de nombreux pontes de la ville, il est dessaisi de l'enquête, mais rien n'arrêtera sa quête de la vérité. Il y a du Philip Marlowe dans ce héros dur-à-cuire hanté par sa famille très certainement victime des exactions nazies, et dans ce flic buté qui ne recule devant rien pour parvenir à ses fins, quitte à contourner la loi. (7.80 €.)

Perry Mason, d'E. S. Gardner. Omnibus. Popularisée par la télévision (avec Raymond Burr dans le rôle principal), la série des Perry Mason compte 82 épisodes écrits entre 1933 et 1969 par l'avocat Earle Stanley Gardner. Construite avec une rigueur toute professionnelle, chaque enquête est menée sur un rythme soutenu et finit invariablement par un procès aux assises où l'avocat/héros, mis en difficulté par la partie adverse renverse la situation grâce à un inattendu coup de théâtre. Un auteur majeur de la littérature policière classique, à (re)découvrir dans cet excellent recueil postfacé par le spécialiste Jacques Baudou et proposant sept romans. (29 €.)

L'Irrésistible ascension de Lat Evans, de A. B. Guthrie. Actes Sud. La conquête de l'ouest américain est indissociable de l'histoire des États-Unis et le cinéma lui a souvent rendu un brillant hommage à travers de fabuleux westerns. On a parfois oublié que ces films ont d'abord été d'excellents livres que Bertrand Tavernier s'attache à faire découvrir dans sa collection « L'Ouest, le vrai ». Dans ce roman de Guthrie paru en 1956, on suit l'entrée dans la vie adulte d'un fils d'un paysan de l'Oregon, qui quitte sa famille pour faire fortune. Cow-boy, trappeur, Lat affronte une nature hostile et de farouches indiens avant de réaliser son rêve. Un rude récit d'hommes de l'Ouest. (23 €.)

Jean-Paul Guéry

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Dieu reconnaîtra les... chiens

La Langue chienne, d'Hervé Prudon. Série Noire Gallimard. 2008.

Réédité à la Table Ronde (collection « La Petite Vermillon »)

« Je me serais fait tuer pour elle, ou par elle ».

Ainsi se conclut le prologue de *La Langue chienne*. Dans de telles conditions, on pressent que l'histoire de celui que Gina appelle « son bébé » s'annonce... rude. Cette histoire, c'est avant tout celle de « Tintin ». Mais ce Tintin-là n'est pas vraiment du genre à aller en Amérique. Il n'ira peut-être pas pour autant en prison, mais il ne recevra sûrement jamais vingt mille francs. En tout cas, on comprend dès le début du premier chapitre que pour Tintin, l'horizon est bouché. Difficile en effet de voir plus loin que cette « eau plus bleu marron que bleu marine où l'Europe continentale finit brutalement ».

Car cette eau-là, elle coule dans les veines de Gina. Ce Pas-de-Calais pluvieux et venteux, elle y est née, et ne le quittera pas. Or Tintin refuse d'envisager la vie sans Gina. Quel que soit le prix à payer. Et même si le prix se prénomme Franck. Franck l'ancien champion de char à voile, l'ex-taulard et... l'amant de sa femme. D'humiliation en humiliation, c'est lui qui a transformé Martin en « Tintin ». Il est à la fois la Brute et le Truand, ne laissant plus guère au Bon que ses yeux pour pleurer. Mais Tintin ne pleure pas. Il accepte tout, sans jamais se plaindre. Il se contente de parler. Dans une langue singulière et poétique que Franck et Gina ne comprennent pas. Ce qui, bien entendu, a le don de les agacer.

Le problème, c'est que même s'il s'exprimait autrement, ça ne changerait rien. « Tintin », c'est comme s'il avait le « V » de « Victime » gravé au fer rouge sur le front. Quoiqu'il dise et quoiqu'il fasse, ce n'est jamais ce qu'attendent Gina et Franck. Ou plutôt, peu importe ce qu'il dit et ce qu'il fait, rien ne pourra changer son statut de souffre-douleur. Pire encore, chaque événement nouveau susceptible d'éclaircir quelque peu cette vie en noir finit par se retourner contre lui. Ainsi de cet enfant, que Martin et Gina n'auront pas ensemble. Ainsi du pauvre chien Gino, kidnappé par des racailles à des fins innommables.

Malgré tout, Hervé Prudon parvient à ne pas tomber dans le piège du misérabilisme. Et il s'agit d'une véritable prouesse, tant le lourd contexte de *La Langue chienne* aurait pu faire basculer le roman vers une forme de complaisance. En effet, Gina et Franck sont bel et bien deux



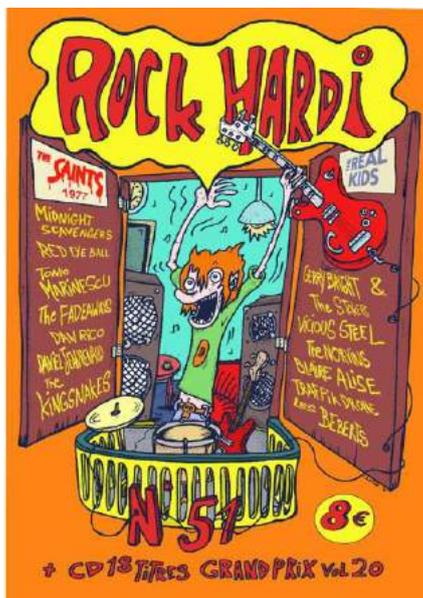
« cas sociaux », dans tout ce que cette expression délicate – d'où les guillemets – peut avoir de moins reluisant. Misère affective, perte de repères, violence, ignorance, vulgarité, préjugés en tous genres, j'en passe et des « meilleures ». La surprise ne provient donc pas d'eux, qui présentent le parfait profil d'amants diaboliques et psychotiques.

Non, le vrai sel de ce roman, c'est sa langue haute en couleur, comme pour mieux essayer de lutter contre la grisaille omniprésente. Sa langue, et l'étonnant antihéros de personnage principal qui la fait chanter. Ce Martin qui utilise pour évoquer son père la curieuse et tendre expression de « général en chef de la classe moyenne ». Ce Martin devenu « Tintin » qui ferait vraiment n'importe quoi pour sa Gina. Comme lui ramener un requin à la maison, par exemple. « Trop bon, trop con », dirait Franck. Au fond, Martin n'a qu'un seul défaut, qui est aussi sa plus belle qualité : celui de ne pas savoir donner sa langue au chat.

Sa langue chienne pour une chienne de vie.

Artikel Unbekannt

Rock hardi n°51



Jamais lassé, toujours sur le front, Fabrice Ribaire reste le socle de Rock Hardi, celui qui tient la baraque et permet, 35 ans après ses débuts, de maintenir le cap, comme en témoigne ce N°51 qui fait la part belle au rock'n roll, à la bande dessinée et au roman noir.

Au sommaire :

Dossier : The Saints 1977...I'm stranded !

Interviews The Real Kids, Midnight Scavengers, Dan Rico, The Norvins, Traffik Drone, The Fadeaways, Vicious Steel, Gerry Bright & The Stokers, Red Eye Ball, Les Beberts, Blaire Alise, Daniel Jeanrenaud/The Kingsnakes.

Hommage : Tonio Marinescu, rocker et peintre (1963-2016).

Rubriques disques, livres, BD, fanzines.

Inclus CD compilation 18 titres (dont 8 inédits)

Grand Prix Vol. 20 : Encore une fois, vous serez scotché par la qualité et l'éclectisme des groupes sélectionnés par l'équipe de Rock Hardi. Mention particulière pour les Thouarsais **Vicious Steel** dont le Blues Rock fait mouche. A écouter également The Fadeaways, The Norvins, Les Beberts, Gerry Bright & The Stokers, Dan Rico, Red Eye Ball, Traffik Drone + Hommage à Tonio Marinescu : Midnight Scavengers, James McCann & The New Vindictive, Dead Horse Problem.

Cover couleur par Paskal Raskal.

68 pages + CD 18 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com

www.facebook.com/rockhardi

Jean-Paul Guéry

CLAUDE MESPLEDE NOUS INFORME...

NM
NÈFLE NOIRE

L'association Nèfle Noire a pour objectif de faire connaître et promouvoir, en France et à l'étranger la littérature dite populaire, comme le roman policier et la science-fiction dans leur dimension historique, et à mettre en valeur les origines de ces genres en lien avec l'association « POLARS SUR GARONNE ».

L'association crée la collection **DOUBLE NOIR** qui associera une nouvelle d'un auteur de polar contemporain, avec une nouvelle d'un auteur du patrimoine littéraire français ou étranger, qui s'est essayé au genre. Les auteurs contemporains offrent leurs textes, permettant une diffusion gratuite pour les établissements d'enseignement.

Les premiers ouvrages sont prévus pour le 3^e festival de Lisle sur Tarn des 23 et 24 septembre 2017 avec un exceptionnel plateau d'auteurs de romans thrillers, policiers, noirs et historiques.

DOUBLE NOIR



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

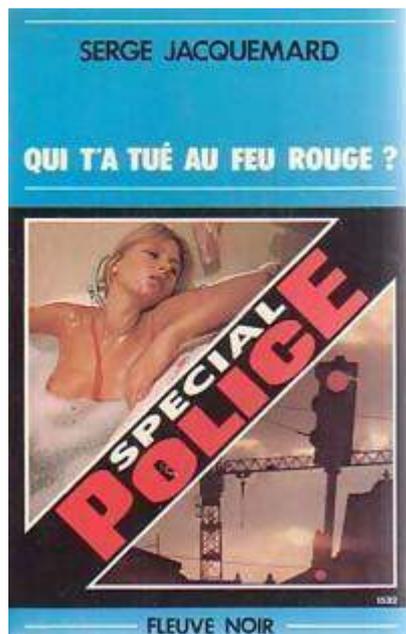
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Qui t'a tué au feu rouge ?, de Serge Jacquemard

Fleuve Noir. Collection « Spécial-Police », n° 1532, 1979



Jack Yales est un agent du FBI, membre d'une brigade itinérante, la Traveling Squad. Il est chargé d'enquêter sur la mort d'un collègue et ami, Michael Harlan, assassiné alors qu'il attendait au feu rouge de la 18^e Rue à Los Angeles.

Pas de mobile, Harlan était en vacances... Peu

d'indices. Une passagère qui a pris la fuite, un carnet appartenant à la victime avec les prénoms de trois femmes. L'affaire s'annonce difficile. En écumant la ville tentaculaire, Yales fait la rencontre de Mary Ann Farrell, une starlette qui s'y connaît en gratin hollywoodien et qui va l'introduire dans le milieu très fermé des studios, et c'est parti pour une enquête mouvementée de ce duo improbable. Nos investigateurs découvrent bientôt que pas mal de témoins de cette affaire ont été assassinés et que tous les meurtres ont un point commun bien étrange : les victimes sont toutes celles qui avaient l'autorité pour débrancher une femme actuellement dans un coma avancé et maintenue en vie par toute une machinerie médicale. Mais qui tue à la pelle pour éviter qu'on débranche cette pauvre femme et pourquoi ? C'est là tout le mystère que devront résoudre Yales et Farrell, dans cette intrigue à tiroirs pleine de faux-semblants. Les tribulations de l'agent du FBI et de la jeune actrice en devenir sont parsemées d'humour et, à ce titre, les dialogues sont croustillants à souhait.

J'avais déjà évoqué le souci du détail de Serge Jacquemard lors de ma chronique de l'un des romans de la collection qui lui était dédiée, *Flic de choc*. Ici, c'est à nouveau le cas. Alors que cet écrivain pouvait boucler plus d'une dizaine de romans par an, donc à un rythme effréné et que bien sûr, Internet n'existait pas, il parsème pour autant son roman de précisions sur la législation

américaine et autres détails qui mettent dans l'ambiance sans jamais alourdir le propos. Car Jacquemard a la maîtrise des ingrédients : suspense, documentation, humour, action, développement psychologique des personnages... Mention spéciale à la ville de Los Angeles, personnage à part entière de ce court roman. Bien sûr, il ne s'agit pas là d'une étude urbaine mais le décor est travaillé, le monde du cinéma évoqué, dans toute son impitoyabilité et sa cruauté, parfois. C'est toujours bien dosé, équilibré et ça se lit d'une traite, ça se déguste comme un polar sobre et efficace des *seventies*.

Il n'y a que sur la résolution du final que j'aurais quelques réserves à émettre. On pourrait penser que l'auteur est probablement contraint par le format ou par son planning très serré mais tout ceci est expédié peut-être un peu vite. Et c'est dommage car la menace qui pesait sur la ville toute entière était particulièrement sérieuse et aurait sans doute méritée plus d'exposition et un climax plus haletant. Cependant, ce relatif déséquilibre ne doit surtout pas conduire à boudier un roman distrayant et fouillé.

Avec *Qui t'a tué au feu rouge ?*, Serge Jacquemard (dont on peut imaginer que ses titres si particuliers ont inspiré Guillaume Musso en beaucoup plus soft) fait une fois de plus la preuve de son habileté à boucler en série des romans populaires érudits et prenants. Emballé, c'est pesé !

Julien Heylbroeck



LE BOUQUINISTE A LU

Presse à scandales et un bien jeune détective

Ce sont les vacances et nous avons besoin d'un peu d'humour dans ce monde de brutes. Je vais donc vous parler du novellisateur d'*E.T. l'extra-terrestre* et de *Superman 3*: **William Kotzwinkle**. Il est l'auteur bien connu de *Walter le chien qui pète* et de ses nombreuses suites pour les enfants. Il est plus connu dans NOTRE milieu pour être l'auteur de *Fata Morgana*, une enquête de Picard dans un XIX^e siècle quasi alternatif. J'ai lu l'extraordinaire *Midnight Examiner*. Le *Midnight Examiner* est un journal à sensation dirigé par Howard Halliday, le héros du roman, roman qui n'a de noir que la collection dans laquelle il est sorti (« Rivages-Noir »). Il fait partie d'un groupe de presse qui comprend entre autres des titres érotiques dont les jeunes femmes seraient totalement nues si l'artiste de la maison ne leur peignait pas des bikinis sur le corps, des titres de presse romantique, et même un titre religieux. Tous les articles de ces splendides revues sortent intégralement de l'imagination exubérante des rédacteurs. Les articles peuvent pousser l'outrage de décrire l'accouchement de chiots par une femme ou l'apparition d'extra-terrestres farceurs. L'ambiance de la rédaction est totalement délirante tout en respectant une vision parodique de la presse à sensation new-yorkaise. L'ensemble des rédacteurs est frapadingue mais chaque olibrius respecte sa logique, et les liens

entre ces hommes et femmes sont empreints de camaraderie bonhomme très rafraichissante. Les choses se corsent lorsqu'un plantureux modèle du groupe de presse, qui se déshabille régulièrement avec un grand naturel, met en rogne un baron de la mafia locale. Un petit malentendu fait qu'elle lui tire une balle dans le pied ce qui le décide à corriger la polissonne. Pris d'un immense élan de solidarité, l'ensemble du personnel de Caméléon, le groupe de presse, décide de défendre ladite égérie. Les armes à leur disposition sont, outre l'automatique conventionnel : un boomerang, une arbalète et une sarbacane dont les dards sont empoisonnés avec méthode par le patron des bureaux. Viendront à leur aide un chauffeur de taxi égyptien, fils d'un pillier de tombes, une sorcière vaudou et beaucoup de chances. C'est délicieusement burlesque, les personnages sont esquissés avec beaucoup d'intelligence et de maîtrise, et la plupart sont devenus mes potes dès la première moitié du roman.

Pas de méchanceté, pas de vulgarité, juste de la bonne humeur et un rythme haletant. À ne rater sous aucun prétexte dans ces temps de disette de légèreté spirituelle. Je me suis mis sous le coude deux autres romans du bonhomme : *Book of love* et *Le Jeu des trente*.

Une petite et érudite merveille vient de sortir chez Ginkgo, *Sherlock Holmes et le monstre de l'Ubaye* par Jean-Louis Lejonc et l'indispensable Pierre Charmoz qui avait honoré de sa présence nos deux premières éditions d'imaJn'ère. L'ouvrage conte une des aventures qu'a vécu Sherlock Holmes durant sa jeunesse, et éclaire sous un jour nouveau de classiques événements répondant aux canons holmésiens. Nous y découvrirons par exemple, les origines et les raisons qui ont fait de Madame Hudson la logeuse du détective. C'est magnifiquement écrit (Pierre Charmoz *inside*), doublé d'une ironie référencée, et l'enquête nous fera voyager dans l'Ubaye et au Mexique afin de dédouaner le bourru maître d'arme de Sherlock, Chabrand, d'un crime que le jeune prodige est persuadé qu'il n'a pas commis. L'Histoire n'est pas oubliée dans ce petit roman par l'atmosphère qui y règne sociétale et historique. Un premier roman sur la jeunesse de Sherlock avait été écrit par les mêmes auteurs *Écrins fatals*, paru chez Guérin.

Jean-Hugues Villacampa



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Mort point final, de Frank KLARCZYK (Lucien Souny « Plumes noires » N°3..

Ainsi font font font les jolies petites menottes, ou les bienfaits des dictées...

Si votre copine, ou votre femme, vous attache les poignets aux montants du lit avec des menottes, ne croyez pas forcément qu'il s'agit d'une nouvelle figure du kamasoutra... Paul Catard, lorsqu'il se retrouve enchaîné par sa maîtresse Mélanie Vasseur, lieutenant de police, croit assister à une séance inédite alors que la nuit avait déjà été mouvementée. Les draps s'en souviennent encore. Mais Mélanie s'éclipse, le laissant scotché, les poignets menottés. Après de nombreux efforts il parvient à se libérer du sparadrap collé sur la bouche et à ameuter le voisinage. Les policiers n'en reviennent pas, et lorsque le capitaine Vigeois, du commissariat d'Antony, recueille le récit du jeune homme c'est pour se demander s'il n'est pas en face d'un affabulateur, d'un mythomane. Pourtant Paul Catard est formel, tout ce qu'il a à déclarer est véridique. Quelques années auparavant Mélanie a vécu une expérience douloureuse alors qu'elle était dans un lycée à Brive.



La journée aurait pu débiter normalement, comme d'habitude, avec les sempiternels accrochages entre élèves, les petites jalousies féminines, les réflexions désagréables dans la cours de récréation, avant de rejoindre les bancs de la

classe de Deuxième C. Leur professeur de français semble abattu, et pour Maryline, ce sont deux heures mortelles qui se profilent. Elle ne pensait pas si bien dire. M. Bernard, dont la vie familiale s'est réduite à sa plus simple expression depuis son divorce et le départ de son garçon lorsque celui-ci a atteint sa majorité, vit seul et n'a pour unique viatique que sa passion pour la langue française et ses livres. D'ailleurs ce matin-là, il entame son cours avec une référence à *Marche ou crève* de Richard Bachman, alias Stephen King. Mais la dictée qu'il leur propose sera un passage du livre de Dante, et c'est bien l'Enfer

qui se profile. La référence à *Marche ou crève* n'est pas anodine. Tout de suite les élèves savent qu'il ne s'agit pas d'une partie de plaisir : une faute, un avertissement. Deux fautes, et le, ou la, récidiviste sera abattu au sens littéral du terme. Et pour bien faire comprendre qu'il ne s'agit pas d'une figure de style, M. Bernard sort de son carter un revolver muni d'un silencieux.

Deux heures qui vont être longues, pénibles, stressantes, mortelles... En ce matin donc au cours duquel Vigeois auditionne les révélations sur sa lieutenant qui malgré son traumatisme a réussi à intégrer les effectifs de police, une information qui leur parvient tend à confirmer les propos de Paul Caltard. Cela ne fait que trois ou quatre mois qu'il connaît Mélanie et il en est amoureux fou. Peut-être est-ce pour cela qu'elle s'est confiée en partie à lui. Mais il n'est plus question de débattre de leurs ébats, car la situation est grave. Pas encore désespérée mais cela ne saurait tarder si Vigeois et ses hommes ne prennent pas le taureau par les cornes. Un attentat est programmé au parc de la Légion d'honneur à Saint-Denis, et la cible serait une personnalité importante, très importante même. L'heure n'est plus à la discussion mais à l'action.

En un peu plus de cent quatre-vingt pages, là où il en faut quatre cents à cinq cents à Stephen King, Frank Klarczyk parvient à instiller une atmosphère d'angoisse parfois insoutenable, un suspense parfaitement maîtrisé pour une intrigue habilement décrite et écrite. Les passages constituant la demi-journée tragique avec M. Bernard en chef d'orchestre meurtrier, s'insèrent dans les quelques heures entre lesquelles Caltard est découvert nu sur le lit et le dénouement qui laisse au lecteur le soin de se forger lui-même son propre épilogue. C'est tout le système de l'Éducation Nationale qui est mis en cause, ou plutôt les décisions, souvent aberrantes, qui sont prises en haut-lieu par des personnes qui n'ont jamais travaillé dans cette institution mais se permettent d'en changer les règles selon leur bon vouloir et surtout afin de laisser un nom avec de nouvelles réformes qui de toutes façons seront probablement abandonnées lors d'un nouveau gouvernement. Et pendant ce temps ce sont les enseignants, et bien entendu les étudiants, les scolaires en général qui en subissent les conséquences. **Mort point final**, d'accord, mais point de temps mort dans ce roman enlevé, prenant, dramatique, et oserais-je écrire, éducatif. (190 p. 6,50 €).

Paul Maugendre

LES DECOUVERTES DE GERARD BOURGERIE

Money Shot, de Christa Faust. Gallmeister - 2016.

« Je m'appelle Gina Moretti, mais on me connaît bien sous le pseudo d'Angel Dare, car je suis une ancienne gloire du porno. J'ai plus de quarante ans et je suis parvenu à survivre en me tenant à l'écart de la drogue. Avec mes économies j' ai monté ma propre agence de mannequins X. » Ainsi parle Angel au début de son récit. « Ma situation présente n'est pas enviable. Je me retrouve amochée et enfermée dans le coffre d'une Honda Civic déglinguée pour avoir répondu oui à Sam, producteur et ami. » Sam la voulait pour une scène de sexe avec Jess, un acteur terriblement séduisant et gloire actuelle du genre. Mais le rendez-vous a mal tourné. Angel a été déshabillée, attachée et menacée si elle ne disait pas tout de suite ce qu'était devenue la mallette. Quelle mallette ? Bien que blessée, Angel parvient à s'extraire du coffre et à appeler Malloy, agent de sécurité de son agence et ancien flic. Tous deux vont essayer de comprendre ce qui se passe.

Ils apprennent que Sam a été retrouvé mort dans une voiture abandonnée sur un parking de Los Angeles. Angel devient immédiatement suspecte. Elle se souvient que Zandora, un mannequin, avait été contactée par Lia, porteuse de la fameuse mallette. Elle part à sa recherche aidée de Malloy ; hélas deux gangsters les ont précédés. Échanges de coups de feu avec pour résultat une morte : Zandora. Qu'à cela ne tienne, Angel et Malloy se mettent en quête de Lia, ancienne actrice X. Où la retrouver parmi les milliers de filles engagées dans cette industrie florissante ? Dans les catalogues de vidéos , lesquels, en principe, donnent le nom des producteurs. Et pour les contacter sans se faire repérer, Angel se déguise en mec (cheveux courts décolorés, poitrine compressée...). La police est trompée un temps mais pas le chef psychotique d'un réseau de prostitution qui envoie ses tueurs. Angel sortira-t-elle à son avantage de ce cauchemar ?

Reconversion réussie pour Christa Faust, ancienne reine du porno qui a trouvé sa voie dans l'écriture. Son roman constitue une extraordinaire plongée dans le milieu de l'industrie du cinéma X. L'héroïne, dont on suit le récit avec avidité, se présente comme une retraitée du cinéma X. En effet, on ne peut pratiquer cette activité qu'un temps limité. Le public réclame sans cesse de nouvelles actrices, souvent de fausses ados aux seins gonglés, au visage remodelé, avec des appareils dentaires pour les faire ressembler à des gamines. Comme



dit Angel : « Il faut que des vieux mecs puissent s'exciter sur les exploits de lycéennes mineures. » Mais les carrières sont brèves. Souvent, pour tenir le coup, les filles (comme les garçons) se droguent. D'autres sont tentées par la prostitution. Beaucoup travaillent dans des boîtes de strip-tease. Un milieu dur et glauque où l'art n' a aucune place. Le lecteur apprend à l'occasion le sens exact de « Money shot ».

Il ne faut pas réduire ce roman à un reportage réaliste sur les dessous du X. Nous avons bien un vrai polar qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page. Angel, l'héroïne est victime d'un piège concocté par un caïd de la prostitution. Une grosse somme destinée à payer une « cargaison » de filles recrutées dans les pays de l'Est aurait pu être cachée dans les locaux de l'agence. Angel met un certain temps pour comprendre de quoi il retourne. Aidée d'un ancien flic costaud et protecteur, elle s'engage dans une enquête difficile, constamment poursuivie par deux gangsters coriaces. Elle fait preuve d'un grand courage et d'un féroce désir de vengeance ; elle parvient à ses fins : démanteler un réseau de traite des blanches.

Au final un polar survitaminé, bourré d'épisodes sanglants ou cocasses. On en redemande.

Gérard Bourgerie

LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRERE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VEDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VEDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°187 – Juillet / Août 2017

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58